

**Wilss, Wolfram (1999) : *Translation and Interpreting in the 20<sup>th</sup> Century. Focus on German*, Amsterdam / Philadelphia, John Benjamins, XII-256 p.**

André Clas

Volume 44, numéro 4, décembre 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/002336ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/002336ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0026-0452 (imprimé)

1492-1421 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Clas, A. (1999). Compte rendu de [Wilss, Wolfram (1999) : *Translation and Interpreting in the 20<sup>th</sup> Century. Focus on German*, Amsterdam / Philadelphia, John Benjamins, XII-256 p.] *Meta*, 44(4), 642–643.  
<https://doi.org/10.7202/002336ar>

WILSS, Wolfram (1999): *Translation and Interpreting in the 20<sup>th</sup> Century. Focus on German*, Amsterdam / Philadelphia, John Benjamins, XII-256 p.

Comme le rappelle l'auteur, très peu de choses sont connues sur l'histoire de ce qu'on appelle aujourd'hui les professions de la « médiation linguistique » (*Sprachmittlung, language mediation*), c'est-à-dire qu'on ignore souvent les aléas et les cheminements à travers le temps des faits marquant la traduction, l'interprétation et la recherche, la terminologie bilingue ou multilingue. S'il est probable qu'à peu près tous les Allemands savent que Luther a traduit la Bible, peu se rendent compte que souvent les interviews à la télévision ou à la radio sont transmis par un interprète ou que les films sont doublés. En fait, le public semble tout à fait indifférent au travail de l'interprète ou du traducteur, sauf s'il y a un débat qui met en cause la qualité du travail. En fait, cela s'explique parfaitement, car le travail du traducteur ou celui de l'interprète s'accomplit la plupart du temps hors du champ visuel du grand public et n'est au fond qu'un travail peu spectaculaire. De toute façon, une traduction est toujours une « réaction à un texte qui existe et c'est le point de départ du traducteur ». Le traducteur n'a donc nulle autonomie et la notion fort discutée de « créativité » peut être sujette à caution tout comme le fait de réclamer le titre de coauteur ou de deuxième auteur qui ne peut se justifier que dans des cas très exceptionnels. La fonction spécifique du traducteur est de jouer son rôle de médiateur entre des communautés linguistiques et culturelles différentes. Pour le commun des mortels d'ailleurs, le traducteur doit traduire ce que le texte apporte.

L'histoire ne nous donne que très peu de renseignements sur les modes de communication entre des locuteurs de différentes langues. Sans doute César s'adressa en latin à Cléopâtre, qui était d'ailleurs polyglotte, et employait des interprètes lors de la conquête des Gaules. On sait également que Christophe Colomb et Jacques Cartier, par exemple, emmenèrent de force des autochtones pour en faire des interprètes, et que Samuel de Champlain créa une institution pour la formation « d'interprètes-résidents ». Mais qu'en est-il de l'Allemagne? L'auteur se propose d'examiner les périodes de 1900-1919 (chapitre 2), 1919-1945 (chapitre 3), 1945-1990 (chapitre 4). Il est vrai que le Congrès de Berlin, en 1878, se déroula presque entièrement en français, même si la Prusse avait gagné la guerre, le français étant la langue principale de la diplomatie. Mais déjà l'entente finale du Congrès de Vienne de 1815 notait spécifiquement que l'usage du français lors de ce Congrès ne devait pas être considéré comme un précédent et que toutes les puissances représentées se réservaient le droit d'utiliser la langue habituelle de la diplomatie, à savoir le latin. Cependant, le latin ne reprit plus jamais son rôle de langue diplomatique et dès 1919, l'anglais devint la deuxième langue de négociation au traité de Versailles.

En parcourant à grands traits certains moments historiques, l'auteur explicite les environnements traductionnels et montre les positions méthodologiques et pratiques qui en découlent. La position de la Rome antique s'est perpétuée jusqu'à l'époque moderne (on la retrouve d'ailleurs dans la célèbre querelle des Anciens et des Modernes). Le but fondamental de la traduction n'était pas l'« *interpretatio* », c'est-à-dire le transfert proche de l'original, ni l'« *imitatio* », soit la rétention de la forme et du contenu de l'original, mais l'« *æmulatio* », soit donc une traduction qui était à tout point comparable à l'« *exemplum græcum* », la créativité égalitaire ou même supérieure. On peut bien sûr reconnaître Cicéron dans la formulation de la méthodologie

de la traduction telle qu'on peut la retrouver chez Horace, Quintilien, saint Jérôme, Luther, Schleiermacher et Walter Benjamin, et même au xx<sup>e</sup> siècle. Comme le note l'auteur (1999 : 7) : « *The discussion of normative points of reference in translation runs through history of translation like a thread.* »

L'examen des diverses périodes permet à l'auteur de brosser un tableau complet de la situation du métier de « médiateur linguistique », mais aussi, chose plus fondamentale, de poser avec à propos un grand nombre de questions, tant théoriques que pratiques, qui marquent tout le processus traductionnel, son importance, les hauts et les bas de la situation de traducteur et d'interprète, la difficulté d'exercice du métier, la reconnaissance et les divers combats pour faire connaître le métier, les « joies et les misères » de la profession, les formations, les progrès et les reculs, les changements du métier, les espoirs et l'avenir qui semble se dessiner, sans oublier la spécialisation et la traduction automatisée. On pourrait résumer la position de l'auteur (1999 : 51) par la citation suivante : « *The deeper this new internationalism becomes, the more acutely the problems of international and intercultural communications are felt* » et en tirer toutes les nécessités communicatives et les conséquences pour la formation, l'enseignement des langues, la préparation des connaissances scientifiques et techniques et la formation des formateurs.

Le livre se lit avec passion et les questions exposées le sont avec clarté et acuité, parfois avec passion et un soupçon d'amertume ou de désespoir. C'est à n'en pas douter un ouvrage à recommander à cause de sa valeur informative, préparatrice, actuelle et prospective, bref à cause du tour d'horizon complet donné qui offre réflexion et permettra sans doute à beaucoup de mieux comprendre la situation et de mieux envisager les nécessités de l'avenir. Comme nous l'avons dit, l'exemple de l'Allemagne sert de point de départ mais s'universalise rapidement, et comme de nos jours il est de plus en plus normal de ne plus marquer, par exemple, dans les voitures Mercedes « *Made in Germany* », mais « *Made by Mercedes* », les exemples présentés et analysés sont internationalisés et internationalisables.

ANDRÉ CLAS  
Université de Montréal  
Montréal, Canada

AWAISS, Henri et Jarjoura HARDANE (1999) : *Traduction : approches et théories*, coll. « Sources-Cibles », Beyrouth, École de Traducteurs et d'Interprètes de Beyrouth, Université Saint-Joseph, 567 p.

*Traduction : approches et théories* rassemble trente-quatre communications — en français (22), en anglais (8) et en arabe (4) — présentées à l'occasion du colloque organisé par l'École de Traducteurs et d'Interprètes de Beyrouth (ÉTIB) du 23 au 25 avril 1998 à Beyrouth.

Après un préambule qui dégage les dimensions humaine et culturelle de la problématique, c'est-à-dire l'approche et la théorie à la lumière de l'expérience vécue par l'ÉTIB pendant 18 ans, et une introduction qui place cette problématique au cœur même de la traduction et de l'interprétation, les trente-quatre communications sont divisées en quatre parties et une conclusion qui s'articulent logiquement et progressivement autour de cinq questions.